

J'AI RENCONTRÉ... **BRANCUSI**

UN artiste est toujours hors de portée. Il se cache, derrière l'attitude qu'il adopte pour protéger ce qu'il est. Il se cache et ne se dévoile que par très courts instants, que leur rareté rend inoubliables. Son œuvre à elle seule est un aveu dont les mots ne rendront jamais complètement compte. Brancusi, que j'ai vu hier allongé sur un lit minuscule, dans une pièce qui ressemble à une cabane de trappeur dans l'Extrême-Nord, Brancusi qui contemple pendant des heures ce globe terrestre en verre qu'il a suspendu au-dessus de lui, et qui murmure : « Je découvre des mondes de l'autre côté du monde », Brancusi est de ces très rares artistes qui aient accompli l'occultation totale de leur personnage. Ce n'est plus de lui qu'il parle, c'est de la part divine et incorruptible dont nous sommes les gardiens. Encore n'en parle-t-il qu'à demi-mots.

Il faut se glisser dans un minuscule passage et pencher la tête sous une porte basse et étroite, pour entrer dans l'atelier. Quelqu'un y a fait du feu. Un ami, un voisin ; ce fidèle nous dévoile une à une les très belles, les très pures, les très merveilleuses sculptures qui hanteront à jamais la mémoire humaine : l'Oiseau, le Coq, la Princesse X., le Phoque, le Nouveau-né, Mlle Pogany, la Léda. Des éléments du « Temple de l'Amour » et de la « Colonne sans fin » contribuent à faire de cet atelier désert où le feu chantonne un lieu sacré ; sacré comme l'était ce four près duquel Héraclite venait s'asseoir, et dont il disait : « Là aussi séjournent les dieux ». L'esprit, et l'esprit seul a investi cette pièce blanche.

Je suis ému, sans mots, quand je reviens auprès de Brancusi. Marina, qui m'accompagne, se tait et sourit. Nous sommes assis au bord de ce petit lit d'hermite. J'écoute notre silence, comme on écoute celui des grands intervalles de Webern, et j'y reconnais la très insinuante acceptation de l'ineffable. Dehors, la pluie continue à tomber et nous isole encore davantage de cette immense cage d'écureuil qu'est l'agitation parisienne. Brancusi murmure plutôt qu'il ne parle. Il évoque les Indes et les trois Oiseaux qui devaient trouver leur place dans le Temple de l'Amour, s'il avait été réalisé : un Oiseau noir, un Oiseau blanc et un Oiseau d'Or. Il rêve tout haut.

J'aurais dû rencontrer cet homme il y a dix ans. Je l'ai imaginé à travers ses œuvres : intact, solitaire, apparemment familier et simple, mais inaccessible. Il est plus ressemblant encore à ce qu'il y a d'exceptionnel dans son art

que je ne le croyais. Il s'est détaché de tout ce qui fait l'orgueil d'un créateur. Pour lui, le Déluge, par exemple, est une réalité plus évidente, plus actuelle, que ne le sont tous les événements du jour. Il déshypnotise du quotidien. Et il et qui a tout saisi du mystère du rit, d'un rire d'enfant malicieux, monde en regardant un oiseau s'envoler, ou le soleil disparaître derrière une colline. Il réveille des émotions essentielles, premières, et qui ont suscité dans notre enfance une fascination définitive pour la grandeur.

Un artiste, comme lui, est là, parmi nous, secrètement — aussi inatteignable que l'est un passant dans une rue à une heure du matin — pour nous rappeler à cette grandeur, que « l'existence qu'on nous fait » s'ingénie chaque jour à nous dissimuler. Il est là pour laver l'esprit de tout ce que la vie quotidienne a pu y introduire de médiocre, ou de facile. On dit que l'art s'est substitué, depuis 50 ans, à la religion : c'est vrai. En tout cas, Brancusi est un métaphysicien, à sa manière, mais comme l'étaient les philosophes avant Socrate, ou comme le sont certains sages d'Orient. Sans dogmes, sans théories, sans itinéraires même. Avec humour.

Il fait songer à ce bonze qui, lorsqu'un de ses disciples venait l'interroger timidement et dans l'embarras sur l'« essence de la vérité du bouddhisme », demeurait muet un long moment, et tournait le dos sans explication, laissant le jeune homme devant un seau d'eau, abandonné là à terre. Ou à cet autre, qui, pour toute réponse, donnait un petit coup de bâton sur la tête.

Mais Brancusi fait comme si l'on n'avait pas même de question à lui poser. Comme s'il n'avait aucun enseignement à transmettre. Et c'est dans cette rare discrétion d'un maître qui refuse d'être traité comme tel, dans cette modestie souveraine et souriante que je vois la plus belle forme de sagesse qu'on ait atteinte en Occident. Nul besoin de parler de choses sublimes avec lui. Il ne tente ni de vous séduire ni de vous faire partager la connaissance qui lui a été donnée. Il vous regarde en plissant les paupières, avec cette bonté ironique qui laisse filtrer la plus cruelle indulgence : celle de la compréhension. Il n'a rien dit pour vous convaincre de quoi que ce soit.

Et pourtant, on sort de chez lui, plus léger, plus gai, plus conscient de la vraie et secrète hiérarchie des choses. Sa présence a agi sur nous comme celle de ses œuvres : par le silence.

Alain Jouffroy.

DUBUFFET - MICHAUX - BETTENCOURT

GALERIE RENE DROUIN et Cie

5, rue Visconti (6^e) - DAN. 20-99

Combat

25 fév. 57